

La joie du peuple

« Garrincha cha-cha-cha ». Une des chansons en son honneur, passée en boucle sur les ondes et entonnée dans les stades, du temps de son apogée, à la fin des années 1950 et au début des années 1960, sous les couleurs du Botafogo et du Brésil.

Garrincha contre les Soviets, sa première titularisation en Coupe du monde, le troisième match de la *Seleção*, l'équipe brésilienne, lors de la compétition de 1958, entamée piano, piano – une victoire contre l'Autriche, un nul contre l'Angleterre –, en compagnie d'un gamin, Pelé, lui aussi promis à un bel avenir. Garrincha-Pelé, tandem fracassant et invincible : jamais le Brésil ne perdra quand il alignera ses deux étoiles.

Éloge de l'esquive

Ce 15 juin 1958, Garrincha donne le tournis à Kuznetsov, son vis-à-vis soviétique. Il le balade sur son aile droite et en deuxième mi-temps, les trois robots qui lui collent aux basques seront bluffés à leur tour, les uns après les autres ou tous ensemble, par le petit ailier – 1,69 mètre, la taille de Messi : le Brésil passe, sans forcer, 2-0.

Garrincha contre les vikings. En finale de la Coupe du monde face à la Suède, il ouvre des brèches, délivre deux passes décisives à Vavá. Le Brésil, qui l'emporte 5-2, est champion du monde.

Garrincha, roi de Rio. Grâce à lui, son club du Botafogo règne sur la ligue carioca et le championnat Rio-São Paulo.

Garrincha, sur le toit du monde. Il est désigné meilleur joueur de l'édition chilienne de la Coupe du monde en 1962 qu'à lui seul – Pelé s'est blessé –, il offre au Brésil, aussi décisif que Maradona au Mexique en 1986, pour l'Argentine. Le numéro 7 dribble, dribble et marque, des buts cruciaux, certains d'anthologie : feuille

La joie du peuple

morte contre l'Angleterre en quart de finale ; reprise de volée contre le Chili en demi. Le lendemain, les Chiliens et le *Mercurio* de Santiago s'interrogent : « de quelle planète vient Garrincha ? »

Des entrailles du Brésil. Avec sa gueule de bagnard, ses épaules de lutteur et ses cuisots de feu, ce métis, de sang noir et indien, ressemble à ses admirateurs. Simple, créatif, joyeux, lui aussi sera un jour exploité par ses employeurs. Il est l'un des leurs, un misérable, entré adolescent s'échiner à l'usine de textile de Pau Grande ; il a connu la faim et la polio ; le destin lui a infligé une colonne vertébrale en S et des jambes biscornues, deux virgules aussi tordues que les mosaïques qui tapissent les trottoirs du front de mer d'Ipanema, la gauche vers l'extérieur, la droite vers l'intérieur – son corps penche à droite. L'anti-athlète roule, dangereusement, en Coccinelle, collectionne les fanions pour sa cuisine et les conquêtes, il copule, quand il ne joue pas au foot et ne picole pas, il baise, Garrincha ne

Éloge de l'esquive

pense qu'à ça, une « sex machine » dit de lui son biographe Ruy Castro. « Pau Grande », le nom de son village, signifie « grosse bite » en argot brésilien, et la légende prête à Garrincha un *pau* de dimension très honorable, 25 centimètres, les sources, nombreuses, concordent. Devant les obstacles de la vie, Garrincha, footballeur dionysiaque, a trébuché, les femmes, l'alcool et l'argent qu'il jette par les fenêtres en toute insouciance. Face au Malin, le dribbleur a perdu tous ses duels, il n'a jamais cherché à Lui résister. Le troglodyte (*garrincha*), surnom dont ses frères et sœurs l'ont affublé parce qu'il ressemble au vilain petit oiseau, est un homme sans qualités, un antihéros du football moderne dont il refuse les exigences, à l'inverse de son contemporain Pelé, policé, ascétique et ultra pro dès le début de sa carrière, Pelé, le roi, Garrincha, le dieu primitif.

Mille histoires circulent sur la nonchalance et la débilité de l'oiseau de Pau Grande. Garrincha aurait mis un an à répondre aux sollicitations des grands clubs de Rio. Le Vasco da

La joie du peuple

Gama aurait renoncé à l'embaucher parce qu'il se serait présenté sans chaussures à son essai. Il aurait pris le dernier train pour son bled sans terminer son test chez les tricolores du Fluminense, une autre équipe phare de Rio. Toute sa carrière, il aurait préféré lire les aventures de Donald Duck plutôt que prêter attention aux causeries tactiques et aurait même demandé à ses coéquipiers la date des matchs retour après la Coupe du monde en Suède. On raconte aussi qu'il adorait jouer à saute-mouton et qu'il a dribblé la chaise que son entraîneur du Botafogo avait mise sur le terrain pour délimiter la zone où il devait passer le ballon à l'entraînement.

Jusqu'à ce qu'il quitte sa femme et leurs (innombrables) petites filles pour la chanteuse de samba Elza Soares, l'idiot génial, alors âgé de 30 ans, est adulé. Sur le terrain, son arène, Garrincha roule des hanches et des mécaniques, il déménage, il dynamite, observons les visages hilares des spectateurs massés dans les gradins du Maracanã quand il s'empare du ballon, les

Éloge de l'esquive

sourires édentés de ces fils et petits-fils d'esclaves, leurs yeux fiévreux, filmés par Joaquim Pedro de Andrade en gros plan, pour saisir le phénomène Garrincha, « joie du peuple » – le titre du documentaire que le cinéaste a consacré au prodige.

Ses dribbles font sensation. Ou plutôt son dribble, car Garrincha n'a jamais perforé les défenses adverses que d'une seule façon. Il part à droite. Tout le monde le sait mais aucun arrière, du temps de sa splendeur, n'a jamais réussi à bloquer le petit troglodyte, à parer son coup de reins, phénoménal, et ses jambes de guingois surpuissantes, des turboréacteurs, pour l'empêcher de démarrer. Rejouons la scène : la balle arrive dans les pieds de Garrincha, excentré sur son aile. Il fait face à un ou deux « João », ainsi désignait-il les défenseurs adverses, les grands costauds comme les petits teigneux, réduits aux yeux de Sa Majesté à des pantins, des piquets de slalom, des anonymes. Garrincha est à l'arrêt, « João » sur ses gardes et la foule retient son souffle : que va faire le magi-

La joie du peuple

cien ? Un, deux, trois passéments de jambes ? Combien de feintes, de faux départs avant de se faufiler en trombe, plié en deux, comme s'il avait perdu quelque chose, vers la ligne de but ? L'art de l'esquive, imparable, génial, inutile aussi, quand Garrincha, par gourmandise, s'arrête, repique au centre ou revient en arrière pour reprendre son exhibition diabolique, comme un chaton s'amuse avec une pelote de laine. Les défenseurs tombent à la renverse ou se télescopent, ridicules, humiliés.

Olé ! On allait voir Garrincha comme on allait au cirque. On l'a comparé à un clown, à Houdini, à Charlie Chaplin et à Buster Keaton, moi, il me fait penser à un personnage de Tex Avery, Titi, échappant à Grosminet. Comme le canari, il invente toujours de nouvelles ruses et s'en sort miraculeusement. En accéléré, sur les images en noir et blanc, il ressemble à une mouche, insaisissable, à cause de ses déplacements, de ses zigzags, de ses arabesques improbables.

Au Brésil, quand on disserte sur le football,

Éloge de l'esquive

on voit toujours plus loin, plus grand, on exagère, on extrapole, on pense au monde et à l'humain dans toutes leurs démesures. Garrincha a inspiré les esprits les plus éclairés de son temps, Nelson Rodrigues, grand dramaturge, a écrit que « si nous étions 75 millions de Garrincha, quel pays nous serions, plus fort que la Russie, plus puissant que les Etats-Unis » ; un poète, Paulo Mendes Campos, s'est ému : « comme un compositeur touché par une mélodie tombée du ciel, comme un danseur accro à un rythme, Garrincha joue un football inspiré et magique, sans souffrance et sans réserve... » Garrincha est une « victoire de l'intuition sur la raison », proclame aujourd'hui le réalisateur Walter Salles qui vibrait, tout petit, devant ses exploits, l'oreille collée au transistor.

Garrincha joie du peuple brésilien, et, bientôt, de la planète tout entière. Il excelle dans une équipe du Brésil au sommet, déjà sous l'emprise de Pelé, le trait d'union de deux générations exceptionnelles, la première triomphe en 58 et 62, la seconde marchera sur Mexico alors que la

La joie du peuple

télévision prend des couleurs et s'incruste dans les foyers. Depuis, dans l'imaginaire collectif, le Brésil est football, le football, brésilien, et les dribbleurs, les héritiers de Garrincha, les étoiles filantes de ce football champagne, le *futebol arte*. Contrôle, feinte(s), provocation, jaillissement, percussion, au suivant, nouvelles ruses, simulation, le défenseur est dans le vent. Fusées jaunes à liserés verts, épidermes caramel ou chocolat, shorts bleus, bas blancs, les tours de passe-passe se succèdent, entrent les artistes, Julinho Botelho, Rivelino, Jairzinho, Zico, Ronaldo, Ronaldinho, Denilson, Robinho, Neymar aujourd'hui, quelques noms parmi les dribbleurs brésiliens les plus illustres, la liste est longue, le *who's who* impressionnant. Le jeu, le jeu, toute une histoire et une culture, au révélateur d'un instant magique, quelques gestes, une esthétique, le dribble brésilien.